



**HAL**  
open science

**”Benjamin Carrión. Correspondencia I. Cartas a Benjamín”, Préface de Jorge Enrique Adoum, sélection et notes de Gustavo Salazar [compte-rendu]**

Marlene Moret

► **To cite this version:**

Marlene Moret. ”Benjamin Carrión. Correspondencia I. Cartas a Benjamín”, Préface de Jorge Enrique Adoum, sélection et notes de Gustavo Salazar [compte-rendu] . Caravelle. Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien, 1998. hal-01788243

**HAL Id: hal-01788243**

**<https://hal.science/hal-01788243>**

Submitted on 8 May 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

---

*Benjamin Carrión. Correspondencia I. Cartas a Benjamín* , Préface de Jorge Enrique Adoum, sélection et notes de Gustavo Salazar  
Marlène Moret

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Moret Marlène. *Benjamin Carrión. Correspondencia I. Cartas a Benjamín* , Préface de Jorge Enrique Adoum, sélection et notes de Gustavo Salazar. In: Caravelle, n°70, 1998. Numéro partiellement consacré à 1898. pp. 349-352;

[http://www.persee.fr/doc/carav\\_1147-6753\\_1998\\_num\\_70\\_1\\_2798\\_t1\\_0349\\_0000\\_2](http://www.persee.fr/doc/carav_1147-6753_1998_num_70_1_2798_t1_0349_0000_2)

---

Document généré le 16/04/2017

traitant de l'importance des Cortes de Cadix ainsi que du rôle qu'y jouèrent les députés issus des colonies américaines, de la question coloniale et de la nécessité de doter les colonies d'un statut d'autonomie, du problème de l'esclavage, de l'intervention nord-américaine dans la guerre de Cuba de 1898. Est également abordé le thème des rapports à instaurer entre l'Espagne et ses anciennes colonies américaines. Une bibliographie active et une passive fort complètes enrichissent cette sélection de textes.

Dans son introduction, María Dolores Domingo Acebrón nous présente la biographie de cet authentique libéral espagnol que fut Rafael María de Labra (1841-1918), en mettant en relief les différentes facettes du personnage. Il s'agit d'une personnalité particulièrement intéressante à découvrir en cette veille du centenaire de la défaite espagnole de 1898, car il fut l'un des rares intellectuels et hommes politiques espagnols à défendre avec sincérité et véhémence la cause de Cuba au nom de convictions personnelles qui allient une vision colonialiste réformatrice - centrée autour de l'idée d'autonomie coloniale - et un combat anti-esclavagiste. Il représente d'ailleurs durant de longues années le Parti Autonomiste aux Cortes puis au Sénat espagnol. Cet intérêt pour la question coloniale l'emmène, une fois les dernières colonies perdues, à oeuvrer pour le rapprochement entre l'Amérique et la péninsule.

Elu président de la "Sociedad Abolicionista Española" en 1869, il est également un membre influent de l'"Ateneo", et l'un des fondateurs de l'"Institución Libre de Enseñanza" dont il sera à plusieurs reprises recteur et vice-recteur.

La collection à laquelle appartient ce volume est consacrée aux penseurs espagnols qui se sont intéressés à l'Amérique latine et à ses rapports avec l'Espagne ; c'est d'ailleurs à cette relation complexe que renvoie le prologue du directeur de la collection, Juan Mestre Alfonso, qui ouvre des pistes de réflexion sur la place qu'a pu occuper l'Amérique dans le long affrontement entre "deux Espagnes", antagonisme qui, désormais, semble appartenir au passé.

Pierre BASTERRA

*Benjamín Carrión. Correspondencia I. Cartas a Benjamín* -. Préface de Jorge Enrique Adoum, sélection et notes de Gustavo Salazar.- Quito, Centro Cultural Benjamín Carrión, 1995. - 356 p.

Benjamín Carrión (1897-1979), avocat, diplomate, professeur et écrivain, fut une des figures les plus marquantes de la littérature équatorienne du XXe siècle. Né à Loja, il fit des études de droit à Quito et embrassa la carrière diplomatique. Il fut ambassadeur au Mexique, au Chili et en Colombie, et aussi, en 1932, ministre de l'Education. Membre du Parti Socialiste Equatorien, il connut deux fois l'exil, en Colombie en 1936 et au Mexique en 1963, où il fut professeur à l'UNAM. Il est surtout connu comme le fondateur et le premier président de la Casa de la Cultura Ecuatoriana, en 1944, et pour son rôle d'ambassadeur et de promoteur des lettres équatoriennes. Benjamín Carrión fut en relation avec de nombreux écrivains, équatoriens et sud-américains, entre

lesquels il servait de relais et auxquels il apportait souvent un soutien, moral ou matériel. Il s'était acquis cette réputation dès 1930, lorsqu'il sut juger à leur juste valeur et faire connaître hors du pays deux grandes œuvres de la littérature équatorienne, *Los que se van* - recueil de nouvelles de Demetrio Aguilera Malta, Joaquín Gallegos Lara et Enrique Gil Gilbert - et les romans de Pablo Palacio. Parmi ses nombreuses publications, on compte des essais : *Mapa de América* (1930), *Atahuallpa* (1934), *Cartas al Ecuador* (1943), des romans : *El desencanto de Miguel García* (1929), *Por qué Jesús no vuelve* (1963), et des travaux d'histoire littéraire : *Indice de la poesía ecuatoriana* (1937), *El nuevo relato ecuatoriano : crítica y antología* (1951), *San Miguel de Unamuno* (1954), *Santa Gabriela Mistral* (1956).

Ce livre, qui recueille une partie des lettres adressées à Benjamín Carrión entre 1919 et 1976, est d'une grande importance pour l'histoire culturelle de l'Équateur, même s'il regroupe surtout des lettres d'éloges et si certains de ses correspondants se contentent de lui demander son opinion sur leurs livres ou de le remercier pour l'envoi d'un ouvrage. Comme le dit Jorge Enrique Adoum dans sa préface, intitulée *Un monumento a Benjamín Carrión*, "son algo (ces lettres) como un monumento de admiración al maestro y de gratitud al hombre erigido por cincuenta autores cuyas palabras reemplazan a la piedra" (p. 22). Malgré cette orientation, nous avons dans ce livre un outil de première importance pour étudier la situation politique et littéraire de l'Équateur, et aussi l'opinion de certains auteurs étrangers, qui tout en donnant leur avis sur la situation politique de leurs pays, s'expriment sur la littérature équatorienne.

La première partie du recueil traite des années 1919 à 1944. Les principaux correspondants équatoriens sont : Demetrio Aguilera Malta, Jorge Carrera Andrade, Abel Romeo Castillo, José de la Cuadra, Gonzalo Escudero, Joaquín Gallegos Lara, Enrique Gil Gilbert, Humberto Mata, Pablo Palacio, Alfredo Pareja Diezcanseco. Parmi les auteurs étrangers nous pouvons lire : José Díez Canseco, Ramón Gómez de la Serna, Valéry Larbaud, Gabriela Mistral, Gilberto Owen, Teresa de la Parra, Alfonso Reyes, et Miguel de Unamuno. Parmi les principales questions évoquées, on peut citer le nationalisme, la fondation du parti APRA, la critique du modernisme moribond, et la langue hispano-américaine. A propos des deux premières, Joaquín Gallegos Lara écrit dans une lettre du 2 décembre 1932 : "Creo que en el aprismo se encierran una multitud de enseñanzas útiles para nosotros los ecuatorianos. La táctica, el procedimiento, han probado ser los más eficaces, los más aptos para penetrar en el espíritu popular, de todas las izquierdas de América. Pero - i lo señalo sencillamente como un hecho que acaece, al menos en Guayaquil - todo quien tiene aquí preocupaciones sociales i políticas va más allá del APRA. Creen que la llamada internacional del momento debe ser respondida ; rechazan el nacionalismo, así sea amplio, así sea continental, como algo definitivamente superado" (p. 100). Nous voyons donc se forger des notions qui auront un grand rôle à jouer dans l'évolution littéraire et politique de l'Amérique latine. Quant au modernisme, la tendance du début des années 30 est illustrée par José Díez Canseco, écrivain péruvien, qui affirme dans une lettre du 28 mai 1933 la

nécessité de tordre le cou au cygne, en critiquant José Santos Chocano sur un ton plutôt acide : "La obra literaria que se aísla en un individualismo preciso, me recuerda las torres de marfil en que se refugió la ñoñería de los parnasianos. Aquello de Chocano, que quería la torre de cristal para aislarse de todo el mundo y tener la altiva complacencia de que le miren los demás es muy peligroso. Sobre todo cuando se es tan feo como José Santos" (p. 58).

La langue hispano-américaine considérée comme un moyen de construire une identité nationale est l'un des enjeux essentiels de cette correspondance. Dans la même lettre, Díez Canseco commente *Los que se van* et affirme que dans cette œuvre l'Équateur "está con su idioma, con este idioma que habla el mulato y que, por tierras de España, no entienden ni quieren entender" (p. 58). Ce même aspect est aussi traité par Valéry Larbaud, dans une lettre du 3 décembre 1929 : "Me asombra, y me entusiasma, constatar una vez más la fuerza y el vigor del idioma español, que tan poderosas raíces echa en las tierras donde ha sido transportado, y cómo, sin salir de la unidad fundamental, - mientras el inglés se descompone y se desmorona, - saca de sus propias energías y del medio donde se halla, virtudes y bellezas nuevas. Tal vez no será castizo, ni querrá serlo ; pero vive y se desarrolla con tanta gallardía que no es posible tener reparos en las libertades que se toma. ¡Dichosos los que puedan emplearlo como vehículo de sus concepciones poéticas, que tal vez, como heredero legítimo del latín, que es, puede durar tanto como el latín mismo!" (p. 118).

La deuxième partie comprend les lettres écrites entre 1945 et 1976. Les correspondants équatoriens sont, entre autres, Jorge Enrique Adoum, Demetrio Aguilera Malta, Leopoldo Benites Vinuesa, Alejandro Carrión, César Dávila, Miguel Donoso Pareja, Oswaldo Guayasamín, Adalberto Ortiz, Alfredo Pareja Diezcanseco, Alfonso Rumazo González, Pedro Jorge Vera, Gonzalo Zaldumbide ; les étrangers, Germán Arciniegas, Miguel Angel Asturias, José Luis González, Nicolás Guillén, Mario Monteforte Toledo, Mariano Picón Salas, Josefina Procopio (elle est oubliée dans la liste des auteurs, p. 331 sqq), Alfonso Reyes, Augusto Roa Bastos, Jesús Silva Herzog et Mario Vargas Llosa. Les correspondants sont plus nombreux que dans la première époque, mais les lettres sont plus courtes et souvent moins intéressantes, moins personnelles.

Parmi les principaux sujets traités, on peut citer la polémique suscitée par des non-conformistes à la suite des résultats du premier concours de la *Casa de las Américas*, dont le jury était formé par Nicolás Guillén, Benjamín Carrión et Virgilio Piñera qui remplaçait Pablo Neruda. Le premier prix fut remporté par Jorge Enrique Adoum, avec son poème *Dios trajo la sombra*. Un autre aspect abordé dans cette partie est l'évolution du climat littéraire à Quito dans les années 60, qui aboutit en 1966 à la naissance du mouvement "Revolución Cultural", lancé par des écrivains et de jeunes artistes qui réclamaient une reprise en main de la Casa de la Cultura, considérée comme poussive et sclérosée. Cette année-là, Benjamín Carrión fut élu président de la CCE. Adoum lui écrit en 1975 : "Usted decía que la casa era al mismo tiempo su madre y su hija pero uno no es responsable de la vida que escogen las hijas sobre todo cuando ya están grandecitas" (p. 188). Ce livre inclut aussi, en planches hors-texte, douze

fac-similés de lettres manuscrites. Il se termine par des notices biographiques sur les auteurs des lettres (mais l'une au moins, Josefina Procopio, a été oubliée) et par une chronologie de la vie et de l'œuvre de Benjamín Carrión. Il aurait fallu, pour faciliter la tâche du lecteur, compléter ces annexes par un index des personnes mentionnées dans les lettres et par une table des matières détaillée. En somme, bien qu'elle cultive l'image (ou le mythe) d'un Benjamín Carrión "ambassadeur des lettres équatoriennes", et malgré quelques lacunes, cette correspondance est essentielle pour quiconque s'intéresse à l'histoire littéraire de l'Équateur.

Marlène MORET

Augusto ESCOBAR MESA.- *Memoria compartida con Manuel Mejía Vallejo* -. Medellín, Biblioteca Pública Piloto, 1997. - 482 p.

Ce livre a commencé à naître vers la fin des années 70, alors que Augusto Escobar Mesa abordait un travail qu'il voulait consacrer à *El día señalado*, travail qui allait aboutir peu après à un essai centré sur la thématique de la Violence colombienne. Ce travail préparatoire devait inclure la réalisation d'une interview, puis de plusieurs, de l'auteur primé au concours Nadal en 1963. Mejía Vallejo accueillit Escobar Mesa avec la générosité que beaucoup ont pu apprécier dans son comportement de toujours et ces conversations enregistrées ont été suivies de nombreuses autres, également enregistrées, une fois édité le volume qui avait servi de motif initial. Au total, nous avons ici, réuni et ordonné, le résultat de plus d'une dizaine d'années de conversations avec le grand romancier de l'Antioquia. Il s'agit d'une somme, d'un "Mejía Vallejo par lui-même", qui ne peut qu'apporter énormément à tous ceux qui se consacrent à l'étude de la littérature colombienne de notre époque, et pour qui l'œuvre de Mejía Vallejo est un objet incontournable. Le romancier y raconte sa vie, y rapporte de multiples anecdotes de la vie littéraire de sa ville et de son pays, y parle de ses romans et de leur environnement socio-historique. Des fragments d'autres interviews, parfois relativement anciennes, sont incorporés aux conversations et dûment signalés pour éviter tout risque de confusion. Ces presque quatre cents pages d'entretiens sont complétées par une chronologie de la vie de Mejía Vallejo et une bibliographie particulièrement riche : un relevé minutieux des publications de l'écrivain, de ses interviews et des livres qui lui ont été consacrés, qui constituent un ensemble sûrement proche de l'exhaustivité (Augusto Escobar Mesa a par ailleurs publié une bibliographie des articles consacrés à Mejía Vallejo). L'apport est considérable et méritait d'être signalé - même si le lieu d'édition et la modestie du tirage donnent à penser que cet ouvrage à la présentation soignée ne sera pas d'obtention facile.

Jacques GILARD